

ENSEIGNEMENT MORAL ET CIVIQUE

Réflexion et approfondissement

Aborder Autrui en philosophie

Première question : Peut-on connaître autrui comme on se connaît soi-même ?

Contrairement à l'autre, qui définit tout ce qui est différent, autrui est un cas particulier de l'altérité. Autrui désigne l'autre personne. Etymologiquement, autrui, c'est l'autre qui est ici, *alter huic*, cette autre personne qui n'est pas moi.

Ainsi apparaît immédiatement le paradoxe dans lequel nous plonge autrui : comme moi, autrui est une autre personne, il a une conscience, des pensées, et je le reconnais, en ce sens comme un alter ego (un autre moi) ; mais en même temps, précisément parce qu'il n'est pas moi, autrui est différent, irréductible. Comment alors le connaître, et avoir des relations apaisées avec cet autre qui me ressemble mais demeure indéfectiblement un étranger ?

Le premier problème qui se pose est celui de ma connaissance d'autrui.

Peut-on connaître autrui comme on se connaît soi-même ?

La tentation est grande de vouloir connaître autrui, de pouvoir se glisser à l'intérieur de son esprit, de connaître chacune de ses pensées, d'accéder à lui, enfin, comme nous pouvons accéder à notre propre conscience. Mais une telle intrusion, est-elle possible, et même, souhaitable ? Ne faut-il pas voir dans cette volonté de connaître autrui comme une ivresse de la possession, comme le jaloux qui aimerait tout savoir, tout connaître de sa (son) bien-aimé(e) ?

Par définition, autrui n'est pas moi et je ne suis pas autrui. Nous n'avons accès qu'à nos propres pensées, nos propres idées. C'est ce que montre Descartes lorsqu'il fait d'autrui, lors du doute méthodique, un simple morceau d'extériorité. Dans la seconde *Méditation Métaphysique*, Descartes imagine qu'il se penche à une fenêtre et qu'il voit passer des hommes dans la rue. Mais que voit-il réellement ? Des chapeaux, des manteaux qui se déplacent. Comment pouvons-nous savoir avec certitude que ce sont des hommes, puisque nous n'avons pas accès à leur conscience ? « Que vois-je de cette fenêtre sinon des chapeaux et des manteaux qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints ne se déplaçant que par ressorts ? »

La philosophie classique ignore autrui, n'en fait qu'un cas particulier de l'extériorité. Descartes montre que la seule connaissance vraie, indubitable, est celle que nous avons de nous-même, de notre conscience, au point que l'on peut fonder la recherche de toute vérité sur ce modèle. De l'autre, je n'ai accès qu'au seul corps, c'est à dire à un bout d'extériorité. Qui sait si la personne que j'ai en face de moi n'est pas un robot humanoïde extrêmement bien conçu, dont l'intelligence artificielle parvient à me convaincre, par la subtilité de ses réponses, qu'il s'agit bien d'un être humain comme moi ?

Nous le voyons, et c'est là tout l'enjeu de notre rapport à autrui, nous ne pouvons jamais être totalement sûr de l'autre. La vue du corps d'autrui m'est donnée, mais jamais celle de son esprit. L'autre ne m'est jamais directement donné en tant que tel, en ce qu'il a d'essentiel, son âme, son intériorité, son vécu. C'est moi qui vais interpréter les gestes de l'autre. De plus je peux me tromper : autrui peut être un parfait menteur, un parfait dissimulateur. Pensons au tragique fait divers de l'affaire Jean-Claude Roman remarquablement décrite par Emmanuel Carrère dans son livre *l'Adversaire*. Cet homme mentit sa vie entière à sa famille, se faisant passer pour un brillant médecin avant de finir, parce qu'il fut percé à jour, à tous les assassiner.

De plus, je peux prêter à autrui des intentions qu'il n'a pas. Ou encore m'égarer dans mes interprétations. Je crois être aimé(e)... Mais comment savoir si mes sentiments sont réciproques ? N'est-ce pas toujours moi qui, *in fine*, interprète et reconstruit le sens que je veux bien donner au comportement d'autrui ?

Nous le voyons, autrui est pour moi un mystère radical. Il existe une distance insurmontable entre ma conscience et celle d'autrui, et cet abîme jamais ne saurait être comblé. Comment dès lors faire confiance à autrui ? Engager des relations qui ne soient pas grevées par le soupçon, la rivalité ?

Pourtant, nous ne pouvons pas toujours nous comporter de manière suspicieuse avec autrui. La vie en deviendrait insupportable. Il nous faut donc accepter, ce paradoxe, cet écart qui fait que nous ne connaissons jamais autrui comme nous nous connaissons nous-même. Les pensées, les idées d'autrui ne nous sont connues que par analogie. Nous ne voyons d'autrui que son comportement. Même si un ami me parle de sa peine, de son chagrin, je ne peux que

compatir, et non totalement partager. Comme l'écrit Merleau-Ponty : « Paul souffre parce qu'il a perdu sa femme ou il est en colère parce qu'on lui a volé sa montre, je souffre parce que Paul a de la peine, je suis en colère parce qu'il est en colère, les situations ne sont pas superposables ». Cela signifie-t-il que toutes les relations avec autrui sont biaisées, et inauthentiques ? Bien sûr que non, fort heureusement. Et c'est peut-être justement parce qu'autrui ne m'est jamais transparent que les relations d'amitié, d'affection, ou d'amour que je peux nouer avec lui ont d'autant plus de prix, puisqu'elles se fondent, non sur la certitude, mais sur cet assentiment volontaire et généreux qu'est la confiance.

Pour prolonger :

« Je perçois autrui comme un comportement ; par exemple je perçois le deuil ou la colère d'autrui dans sa conduite, sur son visage et sur ses mains, sans aucun emprunt à une expérience "interne" de la souffrance ou de la colère et parce que deuil et colère sont des variations de l'être au monde, indivisibles entre le corps et la conscience, et qui se posent aussi bien sur la conduite d'autrui, visible dans son corps phénoménal, que sur ma propre conduite telle qu'elle s'offre à moi. Mais enfin le comportement d'autrui et même les paroles d'autrui ne sont pas autrui. Le deuil d'autrui et sa colère n'ont jamais exactement le même sens pour lui que pour moi. Pour lui, ce sont des situations vécues, pour moi ce sont des situations apprésentées. Ou si je peux, par un mouvement d'amitié, participer à ce deuil et à cette colère, ils restent le deuil et la colère de mon ami Paul : Paul souffre parce qu'il a perdu sa femme ou il est en colère parce qu'on lui a volé sa montre, je souffre parce que Paul a de la peine, je suis en colère parce qu'il est en colère, les situations ne sont pas superposables. Et si enfin nous faisons quelque projet en commun, ce projet commun n'est pas un seul projet, et il ne s'offre pas sous les mêmes aspects pour moi et pour Paul, nous n'y tenons pas autant l'un que l'autre, ni en tout cas de la même façon, du seul fait que Paul est Paul et que je suis moi. »

Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*.